

## **LA LATINITÉ** **par Edgar Morin**

Ndlr: Cette conférence d'Edgar Morin fut présentée initialement lors d'un Colloque du SESC de Sao Paulo, Br. en août 2003. Elle fut traduite en portugais et éditée dans les deux langues sur le remarquable site géré par le SESC : <http://edgarmorin.secscsp.org.br> . Ce texte fut repris et édité en français, italien, espagnol, portugais, roumain et latin par les animateurs du 'Centre d'étude de la philosophie de la complexité Edgar Morin' de l'Université de Messine, It. Ses animateurs, G Gembillo et A Anselmo, ont édité ces six traductions en un ouvrage original publié en 2004 par Armando Siciliano Editore, Messina, sous le titre "La Latinità" . Nous remercions les deux éditeurs de nous autoriser à reprendre sur le site du 'Réseau Intelligence de la Complexité' la version française de ces Latinités: Ne sont pas des 'cellules souches' de nos civilisations.

En reprenant le titre de l'ensemble des cycles d'art présentés par le SESC, le mot "Latinité" se trouve au pluriel : "*Latinidades*". Cependant, dans les latinités il y a la "Latinité" et il est intéressant d'explorer cette notion à partir de son origine, c'est à dire Rome.

Il y a deux visages successifs de ce que l'on peut appeler la "romanité". Le premier est historique, celui d'une conquête extrêmement barbare qui s'est faite à partir de la cité de Rome, conquérant l'Italie et le monde méditerranéen, une conquête impitoyable et destructrice. Ceux qui ont étudié l'histoire de l'antiquité ont dans la mémoire la destruction totale de Carthage, la grande civilisation punique ; le pillage de Corinthe, cette grande cité grecque entièrement dévastée ; le siège de Numance, cette ville espagnole qui a voulu résister et qui a été exterminée. A l'intérieur du monde romain, il y a eu la répression féroce des révoltes d'esclaves, comme celle de Spartacus, la destruction de la république et de la démocratie pour bâtir un Empire, avec un empereur divinisé.

Ensuite, vous avez le deuxième visage paradoxal de cette Latinité. A cette conquête féroce dont je viens de parler, a succédé non seulement un empire pacifique, mais aussi un empire civilisateur. Une civilisation avec des vertus à la fois intégratives et universalistes.

La première intégration, fut celle du grec à partir du moment où Rome a conquis la Grèce. Dans les fourgons, dans les chars de triomphe des vainqueurs sont arrivés les esclaves grecs, et avec eux la culture grecque qui a commencé progressivement à se diffuser dans l'empire. Et comme vous le savez, la langue grecque a été celle de l'empire devenu byzantin, après la désintégration de sa partie occidentale. Ce qui nous ramène à la vérité de l'adage latin qui dit : « la Grèce vaincue a vaincu son barbare vainqueur ».

Que nous apporte donc la Grèce vaincue ? Une pensée universaliste qui est née et s'est développée à partir de ses philosophes et, notamment, la formule célèbre humaniste de Protagoras : « l'homme est la mesure de toute chose », qui trouve son écho dans l'auteur de théâtre latin Térence, tout imprégné de culture grecque.

Dans une de ses pièces il y a cette phrase célèbre : « homo sum: humani nihil a me alienum puto » qui signifie « je suis homme: rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Bien entendu, cet universalisme, cet humanisme, est extrêmement limité ; les esclaves n'y participent pas.

En Grèce, dans l'Athènes de la grande philosophie d'Aristote... Aristote disait : « L'esclave est un outil animé », une chose et non pas un être humain ; les non-citoyens sont exclus. Oui, cet universalisme est potentiel. De même que la démocratie qui est née à Athènes est réservée uniquement à des citoyens. Mais l'idée démocratique porte en elle la possibilité de son élargissement à tous, ce qui a été le travail de la démocratie moderne.

Nous avons donc cet humanisme universaliste qui va imprégner la culture latine, ensuite nous aurons une intégration, je dirais, citoyenne, politique des habitants des pays conquis par Rome. Il s'agit de l'édit de l'empereur Caracalla, au troisième siècle, qui donne la citoyenneté romaine à tous les habitants de l'empire. A partir de ce moment, l'empire romain n'est plus un empire uniquement des peuples de l'Italie ou de Rome, mais des espagnols aussi... des nord-africains - comme saint Augustin, qui était un nord-africain, un berbère - qui sont de plein droit citoyens romains.

Il est tout à fait remarquable, alors que nous voyons encore aujourd'hui cette tendance à la domination d'une ethnie sur d'autres, que dans l'empire romain il y ait eu cette tendance à caractère absolument non racial, non raciste. Il y a même eu des empereurs qui n'étaient ni romains ni italiens.

Dans ces conditions, ce qui s'est constitué c'est, en quelque sorte, l'unité des diversités ; les tolérances, qui sont des tolérances religieuses propres à l'antiquité païenne. Les dieux étrangers ont été adoptés par les romains : Osiris, le dieu égyptien ; Orphée, le dieu grec qui meurt et qui renaît comme Osiris ; et, finalement, l'intégration du message de Jésus, qui, une fois intégré va désintégrer tous les autres par son monopole de vérité.

De toute façon, je veux dire qu'il y a cette acceptation des autres croyances, parce qu'accepter les dieux des autres peuples, c'est reconnaître les autres peuples. Supprimer les dieux des autres peuples, comme l'a fait par exemple la conquête espagnole et la portugaise aussi, c'est effectivement nier l'identité des autres peuples.

Le troisième aspect de la Latinité, c'est l'intégration du Christianisme, à partir d'un moment extrêmement important, c'est à dire la rencontre du Judaïsme de Jésus et de la culture grecque, de la culture gréco-latine. Ce moment historique extraordinaire est le moment de Paul, père de cette ville de São Paulo. Saint Paul, qui s'appelait en réalité Saül et qui était juif, qui était un pharisien anti chrétien et qui persécutait les premiers chrétiens, car comme vous le savez, il a eu un coup de foudre, un éblouissement – il y a une très belle peinture du Caravage qui se trouve dans une église à Rome, Piazza del Popolo où nous voyons Paul qui est

tombé de son cheval, foudroyé, tombé à terre, parce qu'il a eu sa révélation de Jésus qui lui dit : « Paul ou plutôt Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? ». Cette conversion de Saül, comme vous le savez, aura des conséquences énormes puisque Paul - Saül devenu Paul - va énoncer cette idée de base : il n'y a plus de juif ni de gentil – le mot "gentil" signifiant tous les autres peuples, toutes les autres nations ; il y a la même humanité.

Et cette idée, qui est le message de Jésus et qui était potentiellement universaliste, devient un message universel ; effectivement, là aussi, avec ses limites, puisque comme vous le savez, le christianisme n'a pas aboli l'esclavage : il a contribué à l'abolition de l'esclavage.

Il y a eu une longue incubation du message chrétien dans tout l'empire romain, dans toutes les classes de la société, pendant deux ou trois siècles, jusqu'à ce qu'il devienne, avec la conversion de l'empereur Constantin, non seulement une religion d'empire mais encore la seule religion officielle. A ce moment-là, le christianisme intègre la romanité, intègre la latinité qui l'avait auparavant intégré.

Il y a un double aspect dans cette intégration : l'intégration d'un message d'ouverture, d'un message d'amour, d'un message qui est celui du sermon sur la montagne et l'autre aspect, celui de l'intolérance d'une religion qui se tient pour exclusive détentrice de la vérité, qui a le monopole de la vérité et qui va éliminer toutes les autres religions de façon impitoyable.

Vous savez que cette tendance du monothéisme - qui du reste, je le rappelle, est d'origine égyptienne puisque c'est le Pharaon Akhenaton le premier à adorer un dieu unique – qui a des aspects universalistes, puisqu'il s'adresse à tous les êtres humains, avec aussi des aspects, à certains moments historiques - malheureusement trop nombreux - extrêmement intolérants, fanatiques : comme les guerres de religions qui n'ont pas cessé de déferler en Europe. Comme l'Islam, il a le même caractère monopoliste du monothéisme.

Vous voyez donc que les guerres de religion sont un monopole ou un trait particulier de notre monde occidental et méditerranéen, alors que, par exemple, en Chine et au Japon, nous reconnaissons la pluralité des religions et une même personne peut aussi bien vénérer le culte des ancêtres, le culte Shintoïste ou le culte Bouddhiste. Ce problème est dans le fond la grande réussite non pas de la seule Latinité, mais des Latinités.

Et que sont les Latinités ?

La Latinité arrive au moment de la désintégration de l'empire romain d'occident, c'est à dire à partir de l'arrivée des peuples barbares qui intègrent une part de la civilisation et de la langue latine. Cette langue latine va donc se transformer, comme le font toutes les langues dans l'Histoire - avec l'apparition des langues nationales, à partir des langages populaires - puisque les lettrés continuent à parler le latin classique, celui de l'église. Mais ces langues nationales portent la

marque latine, comme évidemment l'italien, ainsi que l'espagnol, le portugais, le français, le roumain, etc.

Nous voyons alors l'apparition des Latinités, des langues métisses qui sont évidemment marquées pendant le Moyen Age par le monopole théologique de la religion. Cependant, au cœur de la Latinité va arriver ce qu'on appelle la Renaissance, soit la résurrection de l'héritage grec, qui avait déjà pénétré la latinité de l'empire romain.

Cette résurrection commence en Italie et fait jaillir quelque chose qui fait éclater l'enfermement religieux, puisque c'est le surgissement d'une pensée non religieuse, d'une pensée laïque, autonome, avec ou sans Dieu.

Ce courant humaniste commence en Italie avec beaucoup de force, avec Pic de la Mirandole, Giordano Bruno, qui a été brûlé à Rome, comme nous le savons ; avec Léonard de Vinci ; et aussi avec l'essor des techniques, des sciences, de la philosophie, etc.

Néanmoins, il n'y a pas seulement ce courant italien, qui va d'ailleurs se répandre en Europe Occidentale et avoir notamment une influence sur Erasme. Il y a un autre courant souterrain, très peu connu, qu'on peut appeler le courant marrane, celui des convertis. Il s'agissait de juifs convertis au Catholicisme par la force ou par la volonté ou par la peur. Parmi ces Marranes, il y a évidemment un certain nombre qui ont fini par oublier leur origine et sont devenus catholiques ; d'autres sont restés secrètement, clandestinement, juifs, tout en ayant l'apparence catholique. Mais il y a une autre catégorie très minoritaire pour qui la confrontation, le choc entre les deux religions, la chrétienne et l'hébraïque, fait jaillir quelque chose de nouveau, qui va dépasser et l'une et l'autre.

Pour vous donner un exemple - le plus bel exemple que je puisse vous donner, c'est la pensée de Spinoza, ce philosophe d'origine juive qui, à ce moment là, fait cette révolution mentale qui est propre au monde moderne : il élimine l'idée d'un Dieu extérieur au monde qui crée l'univers comme un architecte. Il élimine cette idée, alors qu'à la même époque, elle demeure encore très forte chez Descartes, chez Newton, en mettant la substance créatrice dans le corps même de la nature.

La formule de Spinoza est : « Dieu, c'est à dire la nature ». Nous ne pouvons pas dire plus fortement cette chose... cette chose qui va devenir le problème fondamental, soit comment la création, les idées, l'humanité, l'évolution viennent à partir du monde qui se crée et recrée en permanence lui-même.

Comme l'avait bien vu les Inquisiteurs qui pourchassaient les Marranes, le marranisme était source de scepticisme et de rationalisme. Du reste, l'exemple le plus clair est celui de Michel de Montaigne dont toute l'hérédité est d'origine marrane, c'est à dire juive, et qui a cette pensée extraordinaire pour son époque de guerres de religion : la pensée du scepticisme et du relativisme. C'est Montaigne qui le premier dit, au moment de la conquête de l'Amérique : « nous

appelons barbares les gens qui sont d'une autre civilisation que la nôtre ». C'est la résurrection du message universaliste grec, latin, dans un monde post chrétien. Quand nous lisons les essais de Montaigne, nous y trouvons beaucoup de références aux grecs, aux poètes grecs et latins, mais nous n'y voyons aucune allusion ni à la Bible ni à l'Évangile.

Nous pouvons donc dire que la philosophie et la science modernes sont issues de la Renaissance, et qu'à partir de ce moment la Latinité ne peut plus se confondre avec la chrétienté, qui se met à l'intérieur de la latinité et plus largement de l'Europe.

Sous l'influence de cette pensée - de la Renaissance et du catholicisme - s'opère en Europe, à ce moment-là, ce que j'appelle une dialogique, c'est à dire une relation à la fois complémentaire et antagoniste entre la religion et la raison, entre la foi et le doute, grâce à laquelle nous pouvons reconnaître les limites de la raison, et dans laquelle nous pouvons, comme le montre Pascal – et ceci est très important et très moderne – conclure qu'il n'y a aucune preuve logique ni empirique de l'existence de Dieu.

Que dit Pascal ? Il dit : « il faut parier ». C'est la grande idée du Pari de Pascal : « désormais, nous devons parier ». Que ce soit pour Dieu ou, si nous avons nos valeurs, pour le bien, pour l'amélioration de l'humanité, pour un monde autre, nous devons parier. Nous ne sommes jamais sûrs que nous allons réussir dans nos initiatives. Voilà aussi cette idée forte dans un pays de langue latine, la France, et qui est d'importance capitale.

Nous ne devons pas oublier que la latinité contient doublement l'hellénisme – hellénisme signifiant l'héritage grec, puisque les Grecs se sont les Hellènes. Il y a l'héritage grec qui se trouve à l'intérieur de la Latinité de l'empire romain, et il y a l'héritage grec qui va se trouver à l'intérieur de l'Europe latine et plus largement de l'Europe moderne et finalement dans les temps modernes.

Nous arrivons alors à une nouvelle aventure du mot Latinité. De même que Rome a conquis de façon barbare le monde de l'antiquité, l'Europe a conquis l'Amérique - l'Amérique latine avec une destruction épouvantable des civilisations comme celles des Aztèques et des Incas, avec des asservissements de masse.

Dans cette conquête barbare se lit la rapacité des « conquistadores » et l'imposition impérieuse de la foi catholique. A quelques exceptions près, puisque nous savons que tout en imposant la foi catholique les jésuites des missions - qui se trouvent aussi dans le sud du Brésil et en Argentine - ont essayé de respecter l'humanité des indiens.

Au même moment et à côté de cet aspect barbare, nous avons l'introduction du portugais, de l'espagnol et de nouvelles Latinités. C'est dans ces nouvelles latinités que commence le processus d'émancipation. Tout d'abord l'émancipation des « crioulos », des colonisateurs de ces pays qui se sont émancipés de la couronne espagnole ou portugaise, et à l'intérieur de cette émancipation il y a celle des

esclaves survenue au Brésil au XIXe siècle et qui n'est pas terminée... qui est loin d'être terminée quand nous pensons à des pays comme le Pérou, la Bolivie et le Brésil, avec le problème des indigènes qui se trouvent en Amazonie et dans d'autres régions.

Cependant nous avons quand même un processus que j'appelle civilisateur, avec le processus de métissage qui contribue à l'intégration et à l'émancipation dans un nouveau complexe national et civilisateur. De fait, et bien que le processus ne soit pas achevé, le cas le plus exemplaire d'une nation ayant créé une civilisation par le métissage est celui évidemment du Brésil, exemple de métissage civilisateur et créateur.

De même qu'en Europe depuis la Renaissance il n'y a plus une Latinité mais des Latinités, en Amérique latine il y a aussi des Latinités et le terme Latinité devient une composante linguistique et culturelle des civilisations métisses et non pas l'essence de ces civilisations. Nous ne pouvons pas réduire à la Latinité tous ces pays, y compris l'Argentine qui est le plus européen des pays de l'Amérique latine. Autrement dit, le terme « latin » doit être considéré comme un adjectif et non pas comme un substantif.

La Latinité est un des traits qui caractérise les peuples, les nations de l'Amérique latine et nous pouvons donc dire que les Latinités se sont enrichies et vont continuer à s'enrichir par le métissage et les diversités au sein des unités nationales. Je dis "vont s'enrichir" parce que nous nous trouvons dans un processus de réveil des réalités et des cultures indiennes dans les pays voisins comme le Pérou, la Bolivie, l'Equateur, le réveil des cultures *Quechua*, *Aymara*. Nous voyons cette poussée indigéniste très forte qui devrait nous mener à une nouvelle ou à de nouvelles symbioses.

Ceci dit, et dans ces conditions nouvelles, nous devons examiner un nouvel aspect, celui propre aux Latinités. Et quel est cet aspect ? Tout d'abord, quand nous regardons les cartes géographiques, nous remarquons que les Latinités sont du Sud : le sud de l'Amérique - avec évidemment le Mexique, qui culturellement fait partie de l'Amérique latine et qui est au sud des Etats-Unis - et avec l'Europe du Sud, le Portugal, l'Espagne, la France, l'Italie, de la Méditerranée, qui elle-même est au Sud de l'Europe. Donc, il y a ce caractère qui est du Sud.

Or, aujourd'hui et depuis un certain nombre d'années, nous ne parlons plus de l'opposition entre l'Est et l'Ouest. Après l'effondrement de l'empire soviétique nous parlons du Nord et du Sud. Nous disons : le Nord est riche, le Sud est pauvre ; le Nord est développé, le Sud est sous-développé ; le Nord est très technique, industriel, le sud est surtout rural, etc. En quelque sorte, développement et richesse signifient Nord, sous-développement et pauvreté signifient Sud. Mais en réalité les choses sont beaucoup plus complexes.

Et pourquoi donc ? Parce que le Nord détient l'hégémonie de la technique, de l'industrie, du capitalisme, qui est aussi l'hégémonie du calcul, de l'économisme. Ceci signifie que la pensée du Nord tend de plus en plus à se réduire au calcul, à

l'économie, qui elle-même est un calcul, et que tout le contenu humain échappe au calcul.

La souffrance ne peut pas être calculée, l'amour ne peut pas être calculé. Même si nous inventions une unité de mesure de l'amour que nous appellerions Cupidon, nous ne pourrions jamais faire une déclaration d'amour à une jeune fille en disant «mademoiselle, je ressens trois cents Cupidons pour vous ». Non. Il est certain que tout ceci est non quantifiable et la tendance du Nord est de tout réduire au calcul ; réduire la politique à l'économie, à la croissance, aux revenus bruts. Il s'agit donc de notions statistiques formelles, autrement dit : c'est l'hégémonie de la quantité au détriment de la qualité, des qualités avec, au premier chef, la qualité de la vie.

Cependant, l'arriération économique du Sud comporte la sauvegarde des valeurs humaines non réductibles à la quantité ni à la monnaie : valeurs de convivialité, valeurs d'hospitalité, valeurs de la qualité de la vie. Et du reste, le Nord ressent de plus en plus le besoin de ces valeurs. Il cherche le Sud déjà depuis le XIXe siècle : le Nord germanique enfermé dans un monde clos appelle à la Méditerranée. C'est ce qu'exprimaient leurs poètes, notamment Goethe, qui disait, en se référant à l'Italie : « connais-tu le pays où fleurit l'oranger ? » et nous pouvons trouver cet appel à la Méditerranée dans Hölderlin aussi.

Aujourd'hui en Europe vous avez toute une masse de vacanciers allemands qui se ruent vers les plages de la Méditerranée, vers les îles grecques, vers le Sud, vers le soleil et qui cherchent autre chose que ne leur offre pas leur culture et leur civilisation. D'ailleurs, pourquoi la pizza s'est-elle répandue dans le Nord et dans le monde entier ? Elle est un symbole de ce que peut apporter le Sud, soit quelque chose qu'on ne trouve ni dans la choucroute ni dans la saucisse (*le public rit*).

Bien entendu, il ne faut pas seulement dénigrer le Nord. Il faut aussi dire que le Sud a pendant longtemps maintenu certaines inégalités très fortes, notamment celle du statut des femmes. En Espagne, il y a trente ans, une femme ne pouvait même pas aller dans un café toute seule. L'arrivée des femmes dans le monde du travail, dans le monde extérieur, est récente. Le féminisme - la défense des droits de la femme - est venu incontestablement du Nord. Pour cette raison, il faut non seulement prôner, comme je le fais, la résistance du Sud, mais aussi la symbiose civilisatrice entre ce qu'il y a d'important et d'utile dans le Nord et ce qu'il faut absolument sauvegarder dans le Sud.

Dans cette symbiose nous voyons ce que la Latinité peut apporter : cette source d'universalité et d'humanisme qu'elle-même peut devenir, tout en ajoutant l'élément d'universalité qui est indispensable aux revendications locales particulières et singulières.

Quand, dans un premier temps, il y a eu des résistances à la mondialisation économique avec une tendance à penser qu'il fallait nous renfermer dans nos nations - car il y a eu cette réaction - il y a aussi eu un autre message apporté par

José Bové, un homme de la Latinité, un berger français, qui disait : « le monde n'est pas une marchandise ». Cela signifie que nous acceptons l'idée d'une civilisation mondiale avec ses diversités, nous ne voulons pas nous renfermer. Toutefois, il faut évidemment respecter les valeurs de chaque culture. À ce moment-là revient la question du Sud.

Des penseurs noirs d'expression française, comme le grand Aimé Césaire, un martiniquais ou comme Léopold Sédar Senghor, un africain, sont des penseurs universels tout en étant des penseurs de la "*négritude*", de la qualité du noir, du "*black is beautiful*".

Pour une symbiose créatrice, pour une civilisation planétaire, le rôle de la Latinité, à mon avis, est d'être le porte-parole à la fois du Sud et de l'universel. Mais, pour ce faire, il faut dépasser la notion de développement, qui d'après moi, est une notion totalement sous-développée, parce que c'est un concept technique et économique que le Nord occidental veut imposer au monde en se proposant comme modèle.

Comme si la technique et le capital étaient des locomotives capables de traîner dans leur sillon un train, avec la démocratie, avec l'humanisme, avec l'amélioration du sort humain et avec la vision que la pauvreté se mesure uniquement d'après les statistiques, d'après le produit interne brut (PIB) du pays, et non plus par des traits humains comme l'humiliation, comme le fait de ne pas disposer de médicaments, de ne pas disposer de l'accès aux sources d'information.

Autrement dit, la mesure purement quantitative de la pauvreté est une erreur parce que, tout d'abord, nous pouvons considérer très pauvres des paysans qui vivent dans une économie de subsistance, de polyculture, c'est à dire qui produisent eux-mêmes le nécessaire pour vivre. Mais ceci peut s'avérer faux car ces mêmes paysans, une fois jetés dans les bidonvilles des grands centres, n'ont absolument plus de ressources devant vivre dans une vraie misère, au moyen de petits travaux.

Bref, il nous faudra repenser cette idée du développement et d'ailleurs l'idée du sous-développement est à mes yeux abjecte parce qu'elle fait comme si les sous-développés ne savaient absolument rien, hormis des superstitions. Alors qu'en réalité, ceux que nous appelons sous-développés, sont des peuples qui ont des cultures millénaires, comme par exemple, les Indiens de l'Amazonie qui possèdent des trésors de connaissances médicinales sur les plantes et sur les animaux. Ces peuples ont une sagesse et une culture orale de très grande richesse. Il est à mon avis terrible de penser que tout ceci n'est rien et qu'il faut leur apporter pur et simplement l'alphabet et les idées abstraites. Il nous faudra dépasser donc le concept de développement.

Nous les Européens, qui nous considérons développés, nous nous rendons compte que notre civilisation apporte une pauvreté morale, apporte l'isolement dans l'égoïsme, apporte toute une série de problèmes qui n'existaient pas :



les pollutions urbaines, la dégradation de la biosphère, le déchaînement des armes nucléaires... Nous voyons que nous courons vers l'impasse. Et nous conseillons aux autres pays de suivre cette voie quand il faudrait leur dire de changer de voie. Voilà le problème fondamental.

C'est pour cette raison que je crois que le rôle de la Latinité pourrait être extrêmement important, pouvant intégrer ce qu'il y a de positif dans l'idée de développement, comme par exemple l'accès aux médicaments. Nous voyons aujourd'hui encore les industries pharmaceutiques poser d'énormes difficultés pour reconnaître à des pays comme le Brésil le droit de fabriquer leurs médicaments génériques. Bref, nous avons besoin d'une politique de la civilisation, de la symbiose des civilisations. Nous avons besoin d'une politique de l'humanité, qui s'adresse aux besoins les plus pressants, les plus fondamentaux de notre humanité, de notre planète.

Et nous savons qu'une politique de civilisation ne peut se borner à une lutte militaire contre le terrorisme parce que la lutte elle-même continue et développe la violence et un autre terrorisme d'une extrême brutalité, le terrorisme d'état. La politique de la civilisation doit lutter contre la violence - et non pas par la seule répression - mais par le changement des conditions d'humiliation, des conditions de dépendance, qui sont celles de notre monde actuel.

Et comment faire cette régénération de l'humanité, pour la sauver des catastrophes vers lesquelles elle court ? J'ai souvent dit que le vaisseau spatial Terre est propulsé par quatre moteurs : le moteur science, le moteur technique, le moteur économie, le moteur profit, mais qu'il n'y a pas de pilote et que les passagers du vaisseau ne se comprennent pas les uns les autres.

Dans ces conditions, que faire ? Il y a là un travail de longue haleine à entreprendre. Il faut une prise de conscience. Quand nous aurons conscience d'aller vers quelque chose de terrible, la réaction pourra se faire et, peut-être, pourrons-nous sauver le monde... mais au bord de la catastrophe ! Vous connaissez la parole de Hölderlin, ces vers dans son poème à la Grèce, intitulé Pathmos, où il dit : « plus s'accroît le péril, plus s'accroît ce qui sauve ». Et je pense que c'est la conscience qui peut le faire.

Pour comprendre ce qui peut se passer, je vais prendre un exemple plus logique. On croyait que les cellules souches, celles qui dans l'embryon humain ont la capacité de créer les cellules de tous les organes : le foie, la rate, le cerveau, etc... - qui ont la possibilité universelle, ce qu'on appelle en langage biologique *tutti potente* – disparaissent chez l'adulte, après la création des organes avec les cellules spécialisées. Mais, il y a deux ans, une découverte très importante, faite pendant les recherches sur la régénération des organes et sur les cultures d'embryons, a montré qu'un être adulte a des cellules souches dans sa moëlle épinière, dans son cerveau, dans son corps. Seulement, ces cellules souches sont endormies. La question qui doit se poser la médecine ces prochaines années est de comment réveiller ces cellules souches. On a déjà fait des expériences sur une

sourie avec le coeur lésé et, grâce au réveil de ces cellules, on a pu reconstituer un coeur valide, normal.

Mais quittons cette métaphore et revenons au niveau de l'humanité. Chaque être humain, et non seulement, mais chaque collectivité humaine aussi possède en soi-même des puissances régénératrices qui sont comme l'équivalent des cellules souches. Elles sont endormies quand nous sommes dans une civilisation spécialisée, bureaucratisée, qui cherche uniquement la quantité et le profit. Mais quand il y a une crise, ces cellules souches peuvent se réveiller. C'est ce que Karl Marx appelait l'homme générique. Il se référait à la capacité de génération et de régénération qui sont dans l'être humain. Nous disposons de ces capacités. Elles sont endormies. Et nous avons parmi ces cellules souches, les cellules souches de l'humanisme gréco-latin. Ainsi, les latinités peuvent être à l'avant-garde des efforts pour sauver l'humanité du désastre vers lequel elle court. *Muito obrigado.*

**Repris de :**

[http://edgarmorin.sescsp.org.br/arquivo/download/arquivos/EdgarMorin\\_Latinidades-fran.doc](http://edgarmorin.sescsp.org.br/arquivo/download/arquivos/EdgarMorin_Latinidades-fran.doc)

Nom du document : E MORIN LA LATINITÉ a SEsc Br aout 03 .doc  
Dossier : D:\Mes documents\03.30 Site RIC MaJour de 01 01 04 a 31 07  
04\MaJ site RIC fin aout 04  
Modèle : C:\Documents and Settings\Jean-Louis LE  
MOIGNE\Application Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot  
Titre : LA LATINITÉ  
Sujet :  
Auteur : LEMOIGNE  
Mots clés :  
Commentaires :  
Date de création : 15/08/2004 17:14  
N° de révision : 4  
Dernier enregistr. le : 15/08/2004 18:49  
Dernier enregistrement par : LEMOIGNE  
Temps total d'édition :4 Minutes  
Dernière impression sur : 15/08/2004 18:49  
Tel qu'à la dernière impression  
Nombre de pages : 10  
Nombre de mots : 4 596 (approx.)  
Nombre de caractères : 22 980 (approx.)